

« Études et portraits » (1881)¹,

Alfred de Musset

Il y a un auteur dramatique dans Alfred de Musset, mais l'auteur dramatique le plus original et le plus exquis qu'on puisse voir. Ainsi rien n'est caractéristique comme l'histoire de ses pièces et de ses rapports avec les théâtres. Je vais résumer cette histoire. Tout jeune, il pensa au théâtre, et plusieurs fois il songea à y chercher des ressources. Il avait à peine vingt ans, lorsque, pour la
5 première fois, il voulut tenter la fortune des planches. Justement, il venait d'obtenir de son père l'autorisation de quitter son emploi, et il désirait lui prouver qu'il saurait bien gagner sa vie. Ce fut alors qu'il écrivit une pièce en trois tableaux, intitulée *La Quittance de minuit* ; chaque tableau ne contenait qu'une scène, en vers. L'œuvre fut présentée et reçue au Théâtre des Nouveautés, qui prit quelques années plus tard le nom de Théâtre du Vaudeville. Les répétitions durent même
10 commencer, mais la tentative en resta là, et M. Paul de Musset pense que ce fut la Révolution de Juillet qui empêcha la représentation. La pièce, dit-il, est encore dans un tiroir. La conclusion de cette anecdote est donc qu'il existe une comédie inédite d'Alfred de Musset. Naturellement, cette comédie doit être médiocre, et elle ne verra sans doute jamais le jour.

Mais le théâtre gardait au poète un ennui plus vif. La même année, vers l'automne, le
15 directeur de L'Odéon vint demander au poète des *Contes d'Espagne*, alors dans tout son triomphe de débutant audacieux, une pièce neuve et hardie. Il voulait un coup d'éclat. Musset lui donna *La Nuit vénitienne* qui fut répétée vivement et jouée le 1^{er} décembre 1830. Jamais chute ne fut plus bruyante. Dès la seconde scène, les sifflets coupèrent la voix aux acteurs. Des cris s'élevaient, on tapait des pieds, on ricanait aux meilleurs endroits. L'intention bien arrêtée du public paraissait de
20 ne rien entendre.

Aujourd'hui encore, on s'explique difficilement un acharnement pareil. Et ce qu'il y a de surprenant, c'est que le bruit recommença tout aussi violent à la seconde représentation. Cette seconde représentation fut marquée par un de ces petits malheurs qui ont au théâtre des conséquences incalculables. L'héroïne devait s'appuyer, à un moment donné, contre un treillage vert ; or, ce treillage n'avait pas eu le temps de sécher, et lorsque l'actrice, qui portait une robe de satin blanc superbe, se retourna vers le public, celui-ci put apercevoir les carreaux du treillage marqués en vert sur le satin. Cet accident acheva le désastre, la salle prise d'un fou rire ne voulut pas en entendre davantage. Alfred de Musset dut retirer la pièce.

On pense qu'il garda une longue rancune au théâtre. Il venait d'être blessé trop cruellement
30 pour être tenté de recommencer l'expérience. Pendant longtemps, il déclara que le métier d'auteur dramatique était le dernier des métiers. Il avait d'ailleurs juré, s'il écrivait encore une pièce, de l'écrire selon sa fantaisie, sans se préoccuper le moins du monde de l'optique de la scène. Et il tint parole, quand il écrivit *La Coupe et les lèvres*. C'était après la mort de son père, il venait de s'apercevoir qu'il n'avait pas de fortune, et il avait même songé à se faire soldat. Pourtant, avant de
35 s'engager, il voulait encore tenter la fortune avec un volume de vers. Après *La Coupe et les lèvres* il écrivit *A quoi rêvent les jeunes filles*. L'éditeur Renduel accepta de publier le volume, mais avec assez de mauvaise grâce. Pendant qu'on l'imprimait, il trouva ce volume trop court et exigea une nouvelle pièce. Musset dut écrire *Namouna*, qui n'était pas dialogué.

Cependant, l'ouvrage garda le titre d'*Un spectacle dans un fauteuil* qui indique la rancune de
40 Musset contre le théâtre et sa ferme résolution de ne plus composer de pièces que pour les publier directement en librairie. Le recueil, d'ailleurs, eut beaucoup moins de retentissement que les *Contes d'Espagne et d'Italie*, Alfred de Musset avait donc renoncé au théâtre et gardait toujours saignante la blessure faite à son orgueil par la chute brutale de *La Nuit vénitienne*. De temps à autre, lorsqu'il avait à écrire une nouvelle en prose, au lieu de prendre la forme du récit, il prenait la forme
45 dialoguée, qu'il maniait à ravir.

Mais, je le répète, en composant ces adorables petites pièces, il ne songeait nullement à la scène, à l'adaptation dramatique, et on l'eût beaucoup surpris et même effrayé, si on lui avait dit que ces pièces verraient un soir la lumière de la rampe. Les choses en étaient là, il souffrait déjà et venait de passer quelque temps aux bains de mer du Croisic lorsque, en revenant à Paris, il apprit
50 une nouvelle stupéfiante : la Comédie Française allait jouer le *Caprice*. On était alors en 1847.

Voici l'histoire très étonnante de cette pièce : « Madame Allan-Despréaux, oubliée des Parisiens, jouissait d'une grande faveur à la cour de Russie. Admise dans la plus haute société, elle y avait pris le ton et les manières des femmes du grand monde. Un jour, à Saint-Pétersbourg, on lui conseilla d'aller voir une pièce qui se jouait sur un petit théâtre... Madame Allan-Despréaux en fut si
55 contente, qu'elle en demanda une traduction en français, pour la jouer devant la cour. Or, cette pièce était le *Caprice* et peu s'en fallut qu'on ne la traduisît dans la langue où elle avait été écrite. L'empereur Nicolas aurait certainement commandé ce travail, si une personne au courant de la littérature française, comme il s'en trouve beaucoup en Russie, — plus même qu'en France, — n'eut averti madame Allan que la pièce russe, dont le mérite l'avait tant frappée, n'était elle-même qu'une
60 traduction. » Quand madame Allan revint en France, elle rapporta avec elle le *Caprice*. La stupéfaction fut grande à la Comédie Française, lorsqu'elle parla de jouer cette pièce.

Tout le monde s'attendait à une chute piteuse. Les hommes de théâtre, forts de leur prétendue expérience, déclaraient doctement qu'il n'y avait pas de pièce dans le *Caprice*. Ainsi Alfred de Musset, inquiet, se rappelant les deux soirées de *La Nuit vénitienne*, avait-il au fond l'envie
65 d'empêcher la représentation. Cependant, le *Caprice* fut joué le 27 novembre 1817. Et le succès fut colossal.

Mais ce qu'il y a de prodigieux, c'est que le *Caprice* fit plus de bien à Musset que toutes les œuvres importantes publiées par lui jusque-là. M. Paul de Musset dit avec raison : « Le succès du *Caprice* a été un événement dramatique, et la vogue extraordinaire de ce petit acte a plus fait pour
70 la réputation de l'auteur que tous ses autres ouvrages. En quelques jours, le nom du poète pénétra dans ces régions moyennes du public, où la poésie et les livres n'arrivent jamais. L'espèce d'interdit qui pesait sur lui se trouva levé comme par enchantement, et il n'y eut plus de jour où la presse ne citât ses vers. Oui, la conspiration du silence dont j'ai parlé, cessa seulement le jour où Musset obtint un succès dramatique. Lui qui avait produit tant de chefs-d'œuvre, et que la gloire boudait, ne
75 devint un grand homme que grâce à ce joli rien du *Caprice*. Toute la puissance d'expansion du théâtre est dans ce fait si caractéristique.

Ainsi donc voilà un écrivain qui n'entend pas écrire des pièces jouables, qui met même quelque affectation à laisser courir librement sa fantaisie dans les nouvelles dialoguées qu'il écrit ; et il arrive ce miracle que ces nouvelles dialoguées sont merveilleuses à la scène et qu'elles y
80 enterrent gaillardement les comédies et les drames charpentés en vue des planches par des faiseurs. Après cet exemple éclatant, qui oserait encore parler sérieusement de l'optique du théâtre, des nécessités d'un code dramatique ? N'est-il pas évident que tout peut se jouer, pourvu que l'œuvre soit une œuvre de talent ?

Après le succès du *Caprice* Alfred de Musset écrivit plusieurs pièces, qui furent représentées
85 avec des succès plus ou moins vifs. Mais son continuel rêve fut d'écrire un rôle pour Rachel, alors dans son triomphe. Le malheur fut que le poète et la tragédienne ne s'entendirent jamais ensemble. M. Paul de Musset conte pourtant une bien jolie anecdote. Dans un dîner, donné par Rachel, en 1846, les convives remarquèrent au doigt de leur hôtesse une bague superbe. L'actrice, en voyant leur admiration, s'écria : « Messieurs, puisque cette bague vous plaît, je la mets à l'enchère. Combien m'en donnez-vous ? » La bague, en quelques instants, fut poussée jusqu'à trois mille
90 francs. Comme Musset restait silencieux, Rachel se tourna vers lui. « Et vous, mon poète ? Voyons, que me donnez-vous ? — Je vous donne mon cœur, répondit Musset. — La bague est à vous dit Rachel. » Et, avec une impétuosité d'enfant, elle jeta, le bijou dans l'assiette du poète. Elle ne voulut jamais le reprendre, malgré les efforts de Musset, et elle consentit seulement à ce marché : elle lui donnait la bague en remerciement du rôle qu'il devait écrire pour elle, et lui la gardait comme un gage de sa promesse. Plus tard, lorsque, après plusieurs brouilles, ils rompirent définitivement, Musset renvoya la bague à Rachel qui la reprit, sans qu'il eût besoin d'insister. La vérité était que ces deux natures si libres et si primesautières ne pouvaient s'entendre. Après quinze jours de grande
95 amitié, ils se blessaient mutuellement pour un mot. Musset n'avait pas le tranquille courage de supporter les caprices d'une comédienne et d'aller quand même son chemin d'auteur dramatique convaincu. Il aurait dû parler en maître, Rachel aurait fini par plier ; mais il obéissait à ses susceptibilités nerveuses, il rêvait une interprète qui fût en même temps une esclave aimante et soumise.

Le théâtre de Musset est devenu classique aujourd'hui. La plupart de ses pièces sont au
105 répertoire de la Comédie-Française. Rien n'est adorable comme *On ne badine pas avec l'amour*, le *Chandelier*, *Il ne faut jurer de rien*. Le malheur est qu'on n'a pas encore osé mettre à la scène la pièce la plus complète et la plus profonde de Musset : *Lorenzaccio*. Il y a là un drame digne de

Shakespeare. On a reculé jusqu'ici devant l'audace de certaines situations et devant des difficultés matérielles de mise en scène. Mais il est évident qu'un jour ou l'autre l'aventure sera tentée.

1. Document paru initialement dans *Le Messager de l'Europe* en 1877